

Les amours d'une reine

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **1 (1924)**

Heft 10

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-729082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

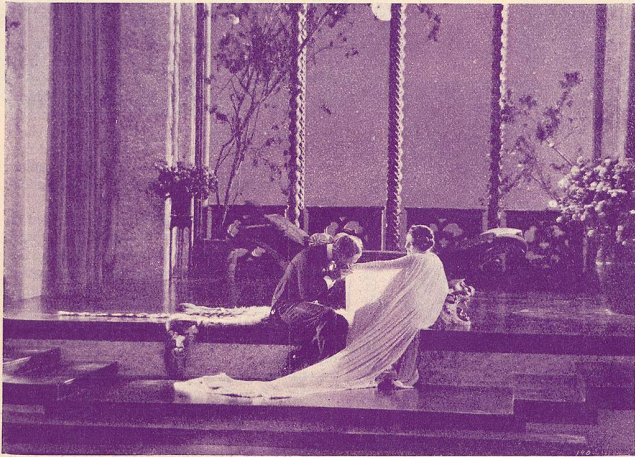


L'ÉCRAN ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant tous les Jeudis à Lausanne et Genève

Directeur : L. FRANÇON, fondateur

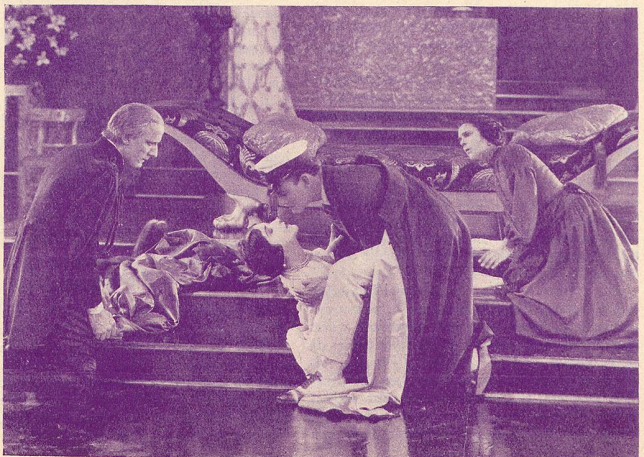
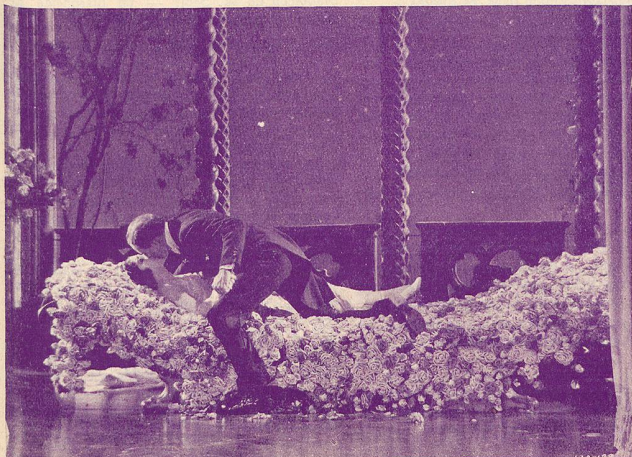
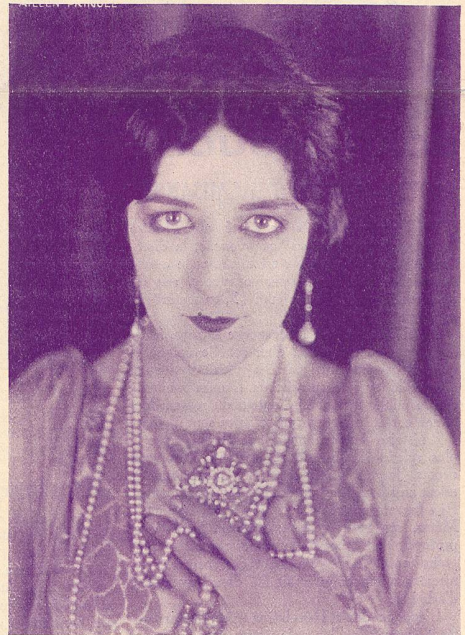
ADMINISTRATION et RÉGIE DES ANNONCES : 5, Rue de Genève, 5, LAUSANNE — Téléphone 82.77
 ABONNEMENT : Suisse, 8 fr. par an ; 6 mois, 4 fr. 50 :: Etranger, 13 fr. :: Chèque postal N° 11.1028
 RÉDACTION : L. FRANÇON, 22, Av. Bergières, LAUSANNE :: Téléphone 35.13



Les Amours d'une Reine

Ce film a été tiré d'un roman d'Elinor Glyn qui a pour titre *Three Weeks* et qui eut il y a quelques années un très grand succès en Angleterre, l'intrigue en est simple et romanesque, passion de jeunesse pure qui sombre dans le vice que l'on cache sous le nom d'amour. Paul Verdayne, le héros de cette fiction, était jeune et frais avec un grain de folie juvénile, qui croyait en lui-même, en sa mère et en beaucoup de choses desquelles la nouvelle génération a fait litière. Il croyait que son véritable amour, immaculé, sa passion pour Isabella Waring durerait éternellement. Mais Paul était jeune, très jeune ; un jour dans un hôtel de Lucerne il rencontre la femme fatale, mystérieuse, voluptueuse, insidieuse, enfin un extrait concentré de la femme cynique, morbide, qui s'attache à l'homme comme une fièvre pernicieuse. Cette femme fatale est une princesse russe ou en tout cas d'origine slave ; elle n'aime pas son mari qu'elle a abandonné parce qu'il est une brute. Son amour pour Paul, son amant, doit avoir des suites. Elle veut un rejeton de lui, un héritier qui la vengera et comme Paul est anglais et qu'elle aime la droiture du caractère anglais, leur baby sera le plus beau de tous les babies de l'Univers ; c'est un peu bête mais cela donne la véritable note dans laquelle ce roman est écrit et conçu.

La fête de la pleine lune est l'apothéose de l'amour de la princesse pour le beloved Paul ; la lumière argentée de l'astre baigne de ses rayons la loggia tapissée de roses qui dégagent une senteur de narcose ; à son réveil Paul trouve



une lettre : « Mon amour que Dieu vous ait sous sa garde bien qu'il ne vous conduise peut-être jamais auprès de moi ». Ce départ le met dans un état alarmant, il délire, entre la vie et la mort pendant quelques jours, et ainsi finissent les trois semaines de cet épisode de la vie de Paul.

Après cette crise il retourne en Angleterre et devient un personnage célèbre, fortifié par l'amour que lui a insufflé la princesse sa reine.

Un jour il reçoit un message de celle qu'il n'avait plus revue et qu'il adorait en silence. Cette lettre lui annonce qu'un fils lui est né. A partir de ce jour il devient impatient, fiévreux ; il voudrait revoir sa reine et son enfant. Cette situation devient pour lui insupportable. Heureusement qu'une lettre de Dmitry, un domestique de sa reine, lui donne des nouvelles de la princesse. Départ précipité de Paul à la recherche de celle qu'il aime et qui a donné le jour à son fils. Croisière en Méditerranée sur le yacht du capitaine Grig, un ami de son père. Arrivée à Constantinople où il apprend que sa reine a été assassinée par son brutal mari. Nouveau et cruel désespoir de Paul. L'enfant a maintenant cinq ans et le Régent le Grand-Duc Pierre lui permet de venir assister aux fêtes de son anniversaire et il le voit auroolé de gloire et il remercie Dieu d'avoir trouvé en lui une consolation pour la fin de ses jours. Ainsi finit ce roman d'amour.

* *

Rudolph Valentino vient de commencer à tourner pour Ritz Carlton et très probablement Harold Lloyd ne tournera pas avec cette Compagnie.

* *

Dudule, «Clyde Cook», vient de terminer son contrat avec Educationnal et tourne à présent avec Metro.



SCARAMOUCHE AU ROYAL-BIOGRAPH :: LAUSANNE

Vu l'immense succès remporté au Théâtre Lumen par le grandiose *Scaramouche*, la direction du Royal-Biograph s'est assurée cette œuvre formidable pour cette semaine encore, soit du vendredi 7 novembre au jeudi 13, en matinée et en soirée.

Aussi beau que de l'Alexandre Dumas, à l'écran, ce film est animé d'un souffle épique et soutenu par une intrigue des plus captivantes. C'est d'ailleurs le surnom de Dumas moderne que le public a donné à l'auteur du roman dont l'adaptateur et le metteur en scène se sont inspirés.

L'histoire de *Scaramouche* se déroule avec la plus splendide vérité dans les plus somptueux décors. Jamais interprétation n'a mis autant de talent au service de tant de situations émouvantes. Rex Ingram, son réalisateur, a produit, là, pour le Métro, son véritable chef-d'œuvre. Superbe et profondément humain, *Scaramouche* est la plus grandiose et la plus palpitante des spectacles cinématographiques qu'il ait été donné au public d'admirer.

L'époque de la Révolution y est magistralement évoquée et l'on voit passer dans le drame bien de ces silhouettes historiques : Danton, Marat, Robespierre, Marie-Antoinette, Louis XVI, et le jeune lieutenant d'artillerie Bonaparte, roulant déjà confusément dans son esprit les pensées de Napoléon.

Ramon Novarro. — Romantique à souhait, fougueux et concentré à la fois, cet artiste a fait du rôle d'André-Louis Moreau une des plus belles créations. Enfant de cette fiévreuse époque où les passions s'exaltaient jusqu'au lyrisme où l'élan des esprits s'envolait vers toutes les générosités, où les haines prenaient les aspects de justice, le jeune acteur a su rendre admirablement cette complexité d'âme et cette ardeur de conscience. Il est de ceux dont la sincérité est si humaine qu'elle fait vivre le public de leur vie.

Alice Terry. — C'est le talent uni à la grâce et à la beauté. Nulle, mieux qu'elle, ne pouvait représenter la demoiselle de condition qu'est Aline de Kercadiou. Elle a, des filles nobles de ce séduisant XVIII^e siècle, l'élégance aisée et la distinction souveraine. Dans les situations extrêmes, où le sort ballotta alors ses pareilles, elle sait être forte en restant exquisément femme. Elle a l'air d'un pastel de la Tour, que



DOROTHY PHILIPPS

Dans le film „Sauvage comme les éléments“
au Cinéma du Bourg.



BUCK JONES

un des célèbres Cow-Boy de la „Fox-Film“.

Cliché Fox Film, Genève.

la magie du metteur en scène vient d'animer pour nous.

Lewis Stone. — Artiste depuis longtemps, célèbre au théâtre, l'écran a donné encore plus d'éclat à ses qualités scéniques. L'interprétation du personnage qu'il représente dans *Scaramouche* exigeait un tact tout particulier, une délicatesse de touche sans égale. Incarner en un seul homme la noblesse d'abord, avec sa jactance, ses vices et aussi son courage et sa fidélité aux traditions, était une tâche que seul, semble-t-il, il pouvait mener à bien. Le film est marqué de son blason.

Afin de rehausser l'intérêt artistique de ce spectacle, la direction du Royal-Biograph présentera *Scaramouche* avec le même arrangement musical qui en charma la vision lors de sa représentation au Lumen. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 h. 30, dimanche 9 novembre, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Une critique d'enfant au sujet des Nibelungen

Du *Schweizer-Film Echo* : Un enfant de 12 ans, qui vient de voir les *Nibelungen*, demande à son père : « Il y a une chose que je ne comprends pas très bien, dit le gosse. Si Siegfried en se baignant dans le sang du dragon, a été rendu invulnérable sauf à une certaine place dans le dos, pourquoi la lance a-t-elle pu le traverser et sortir par la poitrine ? »

Une danseuse dévorée par un lion

est une chose qu'on ne voit pas tous les jours et c'est pourtant ce que nous verrons dans *La Galerie des Monstres* ; il est vrai que cette danseuse est en carton et comme le lion qui l'a dévorée n'avait pas une très grande inclination pour ce genre de nourriture, le metteur en scène eut le soin d'attacher un morceau de viande dans les vêtements du mannequin. Tout d'abord, le fauve ne voulut rien savoir, au grand désespoir du metteur en scène.

Puis, le dompteur entra dans la cage pour faire travailler la bête, qui paraissait fort mécontente du menu et aurait bien dévoré le dompteur à la carte si le belluaire n'avait eu pour sa défense un regard fascinant et une bonne matrique qui mit l'animal à la raison en lui faisant comprendre qu'il n'était pas de son avis et que ça ne se faisait pas.

Ramon Novarro dans Scaramouche

Dans le succès que remporte actuellement le grand film *Scaramouche*, à Lausanne, on doit faire la plus large part à un artiste remarquable, Ramon Novarro, qui remplit le rôle de Moreau.

Ramon Novarro, dont on admire l'aisance, l'élégance, la variété de jeu et d'expression, est le descendant direct d'un des principaux chefs de la Révolution française. Il a longuement étudié son personnage et il lui a suffi de consulter ses archives familiales pour y trouver des documents et des enseignements précieux.

Ramon Novarro ressemble, trait pour trait, à son glorieux ancêtre que le peuple de Paris, prompt à s'enthousiasmer dans les heures fiévreuses du grand bouleversement national, avait baptisé « Jean le Beau ».

On s'explique mieux, quand on connaît les origines de Novarro, son adresse d'escrimeur qui ne fut pas égalée même dans les exhibitions olympiques.

Snap shot

La tournée des grands Ducs, non, du petit Duc continue ; en Grèce, au milieu des autels renversés des dieux de jadis, le Kid a reçu la croix, bien méritée par cet enfant sage.

A Berlin, l'enfant des Flandres fut reçu par le bourellier qui siège sur le trône du Grand Frédéric et put s'assurer que le bonhomme était encore solide en selle.

Puis, pour que la fête fut complète, le Gosse infernal passa entre deux haies de lift-boys, mobilisés pour la circonstance.

Mais à Lucerne ce fut mieux, le patron de l'hôtel alla à la gare recevoir son riche client — ô Léon Bloy ! — Je ne crois pas que lors des séjours de Wagner à Lucerne, le Boss des Palaces se soit dérangé pour recevoir le musicien de génie. Wagner s'en consolait en retournant à Munich auprès de son ami Louis II le Roy poète, il ne faut pas être trop exigeant.

A Genève, Jackie Coogan alla présenter ses hommages à la Société des Nations qui, bien que sa cadette est aussi un objet de luxe, mais avec Jackie le bon public au moins « en a pour son argent ».

* *

Il est nécessaire de protester contre l'ignorance des metteurs en scène américains en matière d'histoire ; dans un de ces films disqualifiés historiques, ils ont choisi une brute à face bestiale et l'ont intitulé Philippe II. Je sais qu'ils n'ont ni le Louvre, ni le reste, mais le portrait de Vellezquez est aussi connu que celui de la Joconde — celle qui se refuse à tourner le dos au public — ainsi c'est sans excuse ; à côté de ce Roy de studio, il y avait un cardinal dont le costume était une hérésie.

L'Action française avait justement protesté contre la version des Deux Orphelines, de Griffith qui est — ainsi que le disait Heine, du Napoléon de W. Scott — un blasphème de douze bobines en se payant la nôtre.

* *

Mais si les Américains ne sont pas à la page historique, au point de vue comédie moderne ils sont les maîtres depuis que la Svenska a disparu et que, regrets éternels, l'adorable Tora Teje n'apparaît plus à l'écran.

Je ne reprendrai pas les vieux clichés sur le naturel des artistes, qui vivent leur vie de quelques réels, le charme, la fraîcheur de certaines actrices, l'ingéniosité des scénarios. Ce qu'il y a d'amusant, ce sont les aperçus gracieux de la vie par delà le *Herring Pond*.

Ainsi une jeune fille promet sa main à un jeune chauffeur, rencontré au hasard d'une randonnée, s'il fait triompher la marque d'automobile de son père ; c'est attendrissant d'amour filial, et d'idéal de jeunesse.

Dans un autre film, un père, en chiquant un impéril cigare, un geste noble dit à son fils qui veut épouser une danseuse : — Respectez votre nom, songez que du haut de ses boîtes de conserves votre aïeul vous contemple.

La Bobine.